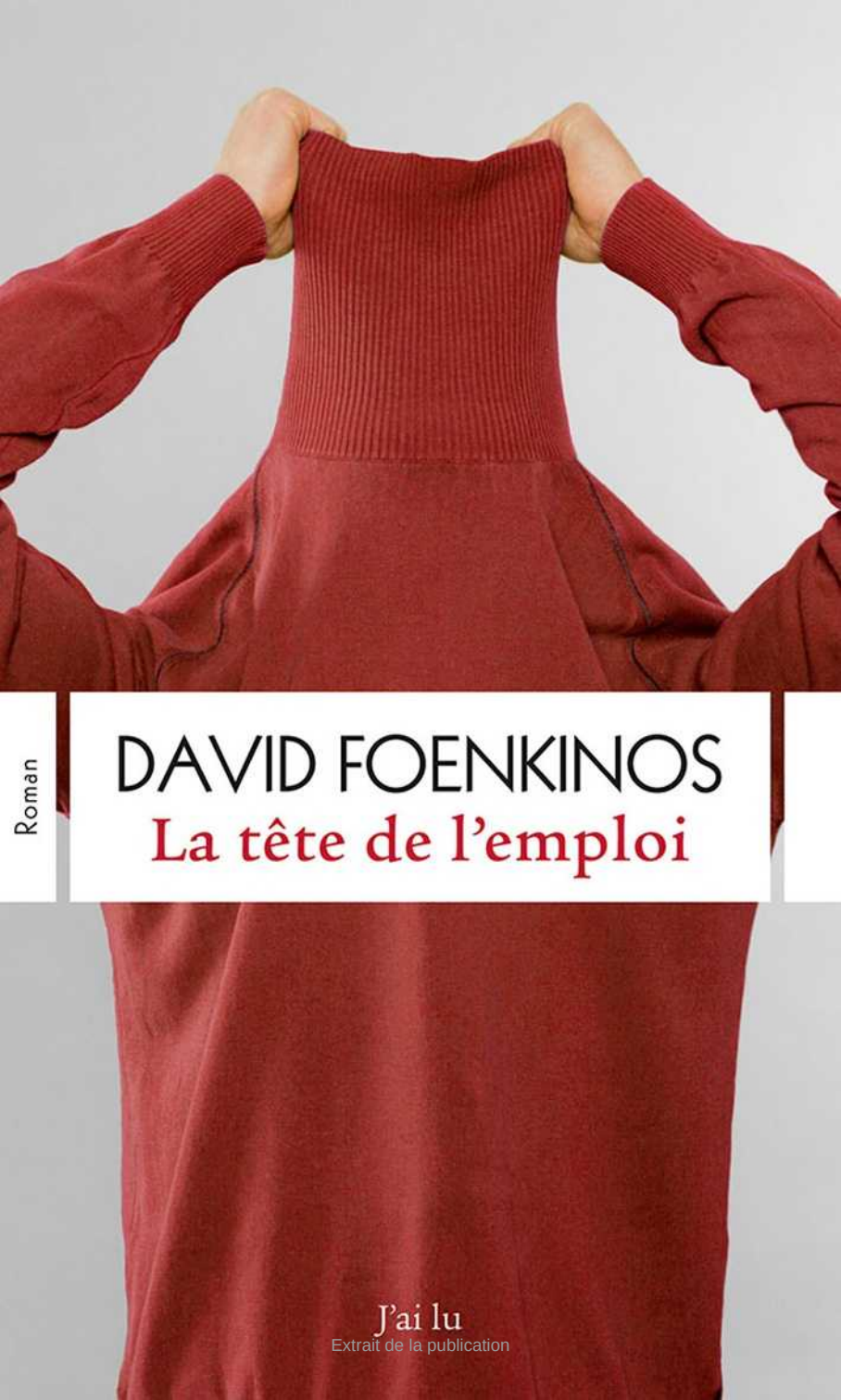

Roman

DAVID FOENKINOS

La tête de l'emploi

J'ai lu

Extrait de la publication

La tête de l'emploi

Extrait de la publication

Du même auteur

Romans

Je vais mieux, Gallimard, 2013
Les souvenirs, Gallimard, 2011 ; Folio, 2013
Lennon, Plon, 2010 ; J'ai lu, 2012
La délicatesse, Gallimard, 2009 ; Folio, 2011
Nos séparations, Gallimard, 2008 ; Folio, 2010
Qui se souvient de David Foenkinos ?, Gallimard, 2007
Les cœurs autonomes, Grasset, 2006 ; Le Livre de Poche, 2012
En cas de bonheur, Flammarion, 2005 ; J'ai lu, 2007
Le potentiel érotique de ma femme, Gallimard, 2004 ; Folio, 2005
Entre les oreilles, Gallimard, 2002
Inversion de l'idiotie : de l'influence de deux Polonais, Gallimard, 2001

Théâtre

Célibataires, Flammarion, 2008

Ouvrages pour la jeunesse

Le saule pleureur de bonne humeur, avec Soledad Bravi, Albin Michel Jeunesse, 2012
Le petit garçon qui disait toujours non, avec Soledad Bravi, Albin Michel Jeunesse, 2011

Extrait de la publication

DAVID FOENKINOS

La tête de l'emploi

Roman

J'ai lu

Extrait de la publication

© Éditions J'ai lu, 2014
www.jailu.com

PREMIÈRE PARTIE

Extrait de la publication

1

Un jour, mes parents ont eu l'étrange idée de faire un enfant : moi.

Je ne suis pas certain de saisir leurs motivations. Il est d'ailleurs possible qu'ils ne les connaissent pas eux-mêmes. Peut-être ont-ils fait un enfant un peu pour faire comme tout le monde. Je ressens encore en moi les vibrations de mes premières années, où j'étais assis au milieu du salon comme une improbable boule humaine. Mes parents me touchaient du bout des doigts, et m'embrassaient du bout des lèvres. Il y avait comme une distance de sécurité entre nous, on aurait dit qu'ils avaient peur de m'aimer. Peur d'attraper une sorte de maladie dont on ne pourrait pas se défaire. Qui sait ? Ils pourraient être contaminés par la douceur, et propulsés dans l'envie de faire un autre enfant.

J'en rajoute sûrement un peu. C'est toujours le cas, non ? Je n'ai jamais rencontré quiconque qui soit capable de parler de ses parents de manière posée, honnête et juste. Ce que j'analyse comme de la distance est *sûrement* leur façon de m'aimer. Car ils m'aiment. Je ne possède pas le dictionnaire qui me permettrait de comprendre leur affection, mais je sens bien que cette affection existe. Ce n'est pas forcément concret. On se téléphone de temps à autre, on ne se dit pratiquement rien. On survole les sujets de manière indolore, et c'est justement dans ces conversations vides que je puise une forme de tendresse. On n'a pas toujours besoin de mots. Nous nous aimons comme des mollusques doivent s'aimer. Et je crois que cela me convient plutôt bien. J'ai probablement renoncé à l'ambition d'être aimé par mes parents comme je le souhaiterais. De toute façon, et quoi que nous fassions, nous ne serons jamais rassasiés en amour.

D'emblée, notre histoire a mal commencé : ils ont décidé de m'appeler Bernard. Enfin, c'est un prénom sympathique. Au cours de ma vie, j'ai croisé quelques spécimens bernardiens, et j'en conserve plutôt un bon souvenir. Avec un Bernard, on peut passer une bonne soirée. Le

Bernard impose une sorte de familiarité tacite, pour ne pas dire immédiate. On n'a pas peur de taper dans le dos d'un Bernard. Je pourrais me réjouir de porter un prénom qui est une véritable propagande pour se faire des amis. Mais non. Avec le temps, j'ai saisi la dimension sournoise de mon prénom ; il contient la possibilité du précipice. Comment dire ? En somme, je ne trouve pas que ce soit un prénom gagnant. Dans cette identité qui est la mienne, j'ai toujours ressenti le compte à rebours de l'échec. Certains prénoms sont comme la bande-annonce du destin de ceux qui les portent. À la limite, Bernard pouvait être un film comique. En tout cas, avec un tel prénom, je n'allais pas révolutionner l'humanité.

Choisir un prénom est si difficile. Il ne s'agit pas non plus de mettre le paquet dans le sens inverse. Je suis toujours stupéfait qu'on appelle un enfant Ulysse ; imaginez si le pauvre se retrouve timoré à la vue de son ombre. Et bien sûr, il est toujours un peu risqué d'appeler sa fille Marilyn ou Lolita. C'est le genre de prénom qui ne laisse pas vraiment le choix ; on doit avoir la sensualité dans les veines. Ainsi, je n'ai pas à me plaindre. Si Bernard n'est pas synonyme de réussite, ce n'est

Extrait de la publication

pas pour autant un prénom repoussant. Il pourrait presque être charmant. Je dis *presque*. Voilà, c'est moi. Mon prénom n'est ni extravagant ni flamboyant. Je flotte dans un entre-deux qui me va bien. Je suis du genre incapable de choisir son camp. J'entends souvent les gens s'interroger sur ce qu'ils auraient fait pendant la Seconde Guerre mondiale. Auraient-ils résisté ou collaboré ? Pour moi, la réponse ne fait pas de doute : ni l'un ni l'autre.

Mon père s'appelle Raymond, et s'il n'a pas été résistant[1], il a rageusement observé la guerre depuis sa chambre. Adolescent dans les années 1940, il aurait voulu s'engager au combat. Il avait douze ans quand son grand frère était mort au front, dès le début de l'attaque allemande. Le jeune Raymond avait alors installé au-dessus de son lit une photo de son héros. La mort de l'aîné avait plongé toute la famille dans un état d'hébétude. Raymond avait vu ses parents mourir tout en restant vivants. Ils étaient devenus des ombres du quotidien, et même la Libération ne les avait libérés de rien. Ils demeureraient emprisonnés

1. Enfin, au sens historique, car il faut une certaine capacité de résistance pour vivre avec ma mère.

Extrait de la publication

à jamais en 1940, l'année du télégramme fatal. Un an après la fin de la guerre, ils étaient partis vivre près d'Orléans, et Raymond s'était retrouvé seul à Paris. Il y avait vécu ses premières années d'homme la peur au ventre, ce qui lui fit admettre qu'il n'aurait jamais pu être un combattant. Tout l'effrayait, et il se révélait incapable de se faire des amis. Les dernières années avec ses parents, passées dans un silence assourdissant, lui avaient ôté toute capacité sociale. Sans trop y croire, il avait entamé des études de droit mais, écrasé par tous les jeunes gens dans la force de l'âge et la certitude de tout, il avait très vite renoncé. Il avait alors trouvé une place plus à sa mesure : veilleur de nuit dans un hôtel. La nuit, derrière son comptoir, il se sentait enfin à l'aise. J'imagine parfois mon père, à l'abri, heureux dans son cocon d'ombre.

C'est d'ailleurs en cet endroit, au début des années 1950, qu'il rencontra Martine : ma mère. Elle venait à Paris pour la première fois, à l'occasion de l'enterrement de sa grand-mère. Elle n'osait montrer son bonheur de découvrir enfin la capitale (elle était originaire d'Orléans, un pur hasard). Alors que ses parents s'étaient effondrés, elle ne pouvait pas dormir, trop excitée à l'idée de se trouver enfin dans

la ville où tout se passait. Elle profitait du moindre moment de liberté pour marcher dans n'importe quelle rue, et tenter de se perdre. En respirant l'air de Paris, elle avait l'impression d'inhaler du jazz, d'avoir en elle le Saint-Germain fantasmé, toute une mythologie dont on pouvait s'imprégner simplement en ouvrant la bouche. J'ai un peu de mal à imaginer ma mère marchant dans sa jeunesse. Le passé de nos parents demeure un roman impossible à écrire. On peut recouper les situations, coller des bribes et assembler des virgules, mais quelque chose d'incongru est inhérent à cette réalité-là. Raymond et Martine sont fixés au présent dans mon esprit. Je les vois avec des chaussons devant la télévision, je les vois se disputer pour une dépense imprévue, je les vois devenir de plus en plus intolérants envers autrui, je les vois dans leur vieillesse et leur lenteur, et pourtant ma mère marche de plus en plus vite dans cette rue parisienne qui devient la sienne. Les quelques jours passés ici lui offrent l'éclat de sa première certitude : elle ne quittera plus cette ville. Il faut qu'elle trouve une raison de rester. Et souvent les raisons se trouvent au rez-de-chaussée.

Raymond, fidèle à son poste, rayonnant dans son ambition amoindrie, offrait de timides sou-

Extrait de la publication

rires à cette jeune cliente descendue dans son hôtel avec ses parents. Martine ne connaissait encore rien de la vie mais, comme toute femme, elle savait lire l'intensité d'un regard masculin. Elle savait qu'il ne s'agissait pas d'un simple regard de courtoisie, d'un regard de professionnel de l'hôtellerie. Elle voyait dans ce regard un trouble qui était comme un reflet du sien. Ce jeune garçon, qu'elle n'aurait peut-être jamais remarqué à Orléans, prit une importance démesurée dans le contexte parisien. Raymond était au bon endroit, au bon moment (c'était sa plus belle qualité). Et cette position lui valut un sourire en retour. Nous étions en 1953 : la mort de Prokofiev venait d'être éclipsée par celle de Staline, mais ces deux événements n'eurent pas la moindre importance pour mes parents. Le soir du dernier jour, ma mère redescendit pendant la nuit, pour retrouver le veilleur de l'hôtel. Et ils s'embrassèrent.

Ensuite, la vie passa.

Alors que j'aborde la cinquantaine, mes parents consomment leur vieillesse. Il y a peu encore, quatre-vingts ans me semblait un âge canonique.

Ils vivent leur vie le plus discrètement possible, comme pour se faire oublier de la mort. Le secret de la longévité, c'est sûrement ça : ne pas faire de bruit. Et il ne faut pas hésiter à utiliser des patins. Mes parents sont obsédés par les patins. Quand je vais chez eux, avant même de les saluer ou d'entamer la moindre conversation, je dois immédiatement glisser sur ces morceaux de tissu. Ma femme, dont le métier est psychologue[2], pense que mes parents ne veulent pas que je laisse une trace de mon passage. C'est sûrement une interprétation excessive.

Je pourrais aussi réfléchir à une autre question, celle qui concerne tous les enfants uniques. Pourquoi mes parents n'ont-ils pas eu d'autre enfant ? Est-ce ma faute ? Les enfants uniques sont sans cesse partagés entre les deux pôles d'une interrogation : leur présence a-t-elle comblé d'une manière totale le besoin d'enfant de leurs parents ? Ou alors : la naissance d'un seul enfant aura-t-elle suffi à réprimer définitivement chez les géniteurs une seconde envie ? En d'autres termes, avais-je émerveillé mes parents, ou les avais-je dégoûtés ?

2. Ma vie quotidienne est une analyse.

C'est souvent ce que j'allais ressentir avec eux d'ailleurs, une incompréhension totale. Notre histoire, celle d'un fils unique et de ses parents, était sans âme. J'enviais presque les familles hystériques où les discordes éclataient à coups de cris et de larmes. Nous, nous n'avions pas même l'énergie d'une petite dispute.

J'ai souvent pensé que mes parents auraient fait de bons personnages de roman. On confère toujours d'étranges qualités aux silencieux, aux discrets. On peut même les juger insaisissables. Le lecteur se poserait des questions. Sont-ils fous ? Sont-ils lisses ? Que sais-je encore ? Je n'estimais pas être le mieux placé pour les comprendre. Mais ce ne serait pas toujours vrai. Les prochains mois allaient bouleverser non seulement ma vie, mais également mon rapport à eux.

2

Malgré le nombre des années écoulées, j'éprouvais toujours une joie immense à me réveiller près de ma femme. À observer sa longue chevelure noire étendue sur l'oreiller blanc. D'un point de vue capillaire, je l'aimais comme au premier jour. C'est avec ses cheveux que j'aurais dû vivre. Toutefois, je ne peux pas dire que nous étions comme ces couples qui ne font plus que se frôler. Mon cœur battait encore quand je regardais Nathalie, peut-être pas tout le temps, peut-être même rarement, mais à tout moment je pouvais être transpercé par le bonheur d'être avec elle. Certains appellent cela *les intermittences du cœur* – une formule que j'aime bien tout en n'étant pas certain de la saisir parfaitement. J'aime aussi le prénom de ma femme ; je l'aime autant que je déteste le mien. Nathalie, c'est la naissance. Et ce fut notre promesse.

À l'époque de notre rencontre, Nathalie Baye venait de remporter un César. Je ne sais plus pour quel film. *La Balance* sûrement. Oui, ça doit être *La Balance*. Je n'ai jamais été très doué pour me souvenir des choses, des titres surtout. J'ai l'amnésie facile. Mais la première fois que j'ai vu celle qui allait devenir ma femme, je ne peux pas l'oublier. Elle portait un pull marinière, et marchait d'une manière lente, très lente, si lente d'ailleurs qu'elle ne marchait peut-être pas. Après tout, cela m'arrange. J'aime l'idée que notre rencontre soit un souvenir immobile. Enfin, pour elle. Car pour moi, les choses sont simples : je suis tombé. Au moment de la croiser, j'ai glissé. Je suis entré dans sa vie par la chute. Parfois, quand nous nous disputons, elle me dit :

« J'aurais dû me méfier. Comment ai-je pu vouloir faire ma vie avec quelqu'un qui m'est tombé dessus ? J'aurais dû me méfier. C'était un signe.

— Mais… tu trouvais ça très beau.

— Tu t'es cassé la clavicule, et je t'ai emmené à l'hôpital. Je ne sais pas comment j'ai pu trouver ça beau.

— Je n'aime pas que tu remettes en cause la beauté de notre rencontre. Tu vois Nathalie, tu

Extrait de la publication

peux tout me reprocher, mais pas ça. Elle est belle notre rencontre…

— … »

J'avais raison. Notre rencontre était belle. Peu de premiers rendez-vous se passent ainsi à l'hôpital. Alors bien sûr, on se dispute parfois, on se sent frustrés, il nous arrive même de croire qu'on serait plus heureux ailleurs. Mais c'est une illusion, je le sais. Ailleurs, c'est juste la version amnésique de notre présent.

En sortant de l'hôpital, j'avais un gros bandage. Je lui ai dit mon prénom, et elle a eu un grand sourire. Je ne veux pas être paranoïaque, mais c'était un sourire qui voulait sûrement dire : « Avec ton bandage, tu as vraiment une tête à t'appeler Bernard. » Nous avons marché un peu dans la rue. Je repense si souvent à cette soirée où tout a basculé. Cela paraissait tellement facile de tomber amoureux dans les années 1980. J'aime cette époque. On a souvent caricaturé ces années, en les appelant *les années fric*, en les associant à une forme de vulgarité, de libération du rapport à l'argent ; mais avec du recul, et alors que la brutalité progresse sans cesse, elles paraissent presque douces à présent.

Extrait de la publication

Nos premiers mois furent pour le moins étonnants. Nathalie étudiait avec passion la psychologie. Chaque fois qu'elle me demandait de m'allonger, j'espérais un peu d'érotisme, mais non : elle voulait m'analyser. Ainsi, la position horizontale n'a jamais été réellement liée à la sexualité entre nous. J'étais son cobaye. Elle voulait que je parle, que je raconte mon enfance. Elle semblait très intéressée par ce que je disais sur mes parents. En y repensant, je me dis maintenant que c'est peut-être grâce aux névroses de mes parents et à celles qu'ils m'ont transmises que j'ai séduit ma femme. Cela dit, il n'y avait pas de quoi remplir plus d'une dizaine de séances. Elle semblait déçue que je ne sois pas plus compliqué que ça : notre début d'histoire amoureuse ne lui servait pas à grand-chose pour ses études. Alors je me suis mis à devenir bipolaire. Pour devenir un cas intéressant à ses yeux, et donc passer du temps auprès d'elle, j'ai développé toutes sortes de folies douces. Ce n'était pas facile, surtout pour un jeune homme comme moi, irradiant de normalité.

Il faut croire qu'elle a apprécié mes efforts pour lui plaire. Un jour, elle me libéra : « Bernard, je t'en prie, redeviens naturel. » J'avais peur qu'elle

Extrait de la publication

ne s'ennuie en me découvrant tel que j'étais. Pourtant, quelque chose s'était passé en moi. À jouer les fous, j'avais gagné en originalité. Je me sentais heureux des détours que j'avais empruntés, comme si les voyages vers d'autres personnalités m'avaient révélé. J'avais le sentiment d'être en accord avec moi-même, pour la première fois. C'était peut-être lié à l'amour que j'éprouvais. Ce sentiment bizarre d'être assis à la bonne place. Je me souviens tout particulièrement d'un soir, quelques mois après notre rencontre, où nous nous sommes embrassés longuement, un baiser qui me sembla différent des autres, *un baiser référence*. Un baiser auquel tous les autres baisers devraient se référer. Je n'avais plus peur. Je savais que Nathalie allait devenir ma femme.

Extrait de la publication

3

Vingt ans plus tard, notre fille Alice quittait le domicile familial. J'avais encore *le baiser référence* sur la bouche, et voilà que le fruit de notre amour était là, sur le perron avec deux grosses valises. La vie était donc une machine à accélérer le temps. Elle partait, et nous allions être seuls. Après tout, c'était notre faute : nous n'avions bêtement fait qu'un seul enfant. Pourtant, je m'étais fait comme tout le monde la promesse de ne pas reproduire ce que j'avais vécu. Cette tristesse d'être enfant unique. Mais Nathalie n'a pas pu tomber enceinte une seconde fois. Je m'étais senti responsable de cette injustice, comme si je portais en moi le gène transmissible de la solitude. Cette frustration avait été apaisée par la présence lumineuse d'Alice, présence quotidienne qui s'achevait maintenant pour toujours. Les enfants ne retournent jamais vivre chez leurs parents…

Extrait de la publication

Nous faisions tout pour cacher notre désarroi, mais Alice savait nous lire. Elle minimisait son départ : « C'est à São Paulo d'accord, mais c'est juste un stage. Et on pourra se parler par webcam… » Cette dernière phrase m'achevait. Ma fille, j'ai pour coutume de la serrer dans mes bras, un point c'est tout. Nous ne l'avions pas mise au monde pour l'aimer à travers un écran, et avoir des conversations soumises à notre connexion Internet des plus chaotiques. Elle répétait que ce n'était que pour un an, deux tout au plus… une chance formidable. Oui, c'est vrai. Je tentais de m'en persuader, mais ses deux grosses valises me narguaient ; elles étaient comme deux voleurs de mon passé. Et puis São Paulo, ce n'était pas possible. Ce n'était pas un nom sérieux. On ne fait pas de stage au Brésil. C'est un pays où l'on boit des cocktails en exhibant ses seins. Où on passe son temps à danser et à jouer au football pieds nus. Un pays de vacances. Franchement, pourquoi le Brésil ? Revenait-on jamais d'un tel endroit ? Elle aurait l'air idiot après, notre petite France maigrichonne, avec son climat tempéré et sa normalité. Alice aurait un coup de foudre pour le Brésil, c'était sûr, on n'allait jamais la revoir. Mon angoisse était profonde. Pourtant, elle avait toute sa vie ici, ses amis, et même : nous.

Je dois avouer une bonne fois pour toutes ma propension à tout voir en noir[3]. Ma fille partait étudier en Amérique latine, et je la voyais déjà épouser un joueur de bossa nova, qui l'emmènerait en tournée dans les villes les plus reculées du pays, le genre de ville injoignable. Il se pourrait même qu'elle se fasse enlever par des indigènes en Amazonie, comme dans *La Forêt d'émeraude*, de John Boorman, où le héros perd son fils dans l'immensité sauvage. Voilà ce qui m'attendait. La façon dont je moulinais ainsi, tel un scénariste spécialisé en cauchemars familiaux, semblait épuiser Nathalie :

« Tu es complètement fou, avec ta *Forêt d'émeraude*…

— Et pourquoi ? Tout est possible.

— Bernard… je crois que tu as un gros problème avec l'abandon. Tu as peur qu'on te quitte…

— Moi ? Mais ça n'a rien à voir. Ne commence pas à m'analyser.

— Allonge-toi.

— Non ! »

3. Je n'aurais jamais dû lire cette biographie de Schopenhauer en trois volumes.

Extrait de la publication

Ce n'était pas le moment. Je savais qu'il n'y avait rien à dire, rien à analyser. J'avais simplement besoin d'exprimer mes angoisses. Moi qui retiens toujours tout, cela me faisait du bien. Même si j'admettais qu'en cet instant je pouvais aisément passer pour un fou. Tant d'émotions parcouraient mon corps, parfois contradictoires. Il m'arrivait, subitement, de me trouver habité par un immense sentiment de fierté, celui de voir ma fille devenir femme, et je pouvais alors dire à Nathalie : « Tu te rends compte ? Elle part au Brésil… C'est merveilleux. Tu te rends compte ? »

Le soir de son départ, nous avons décidé de boire. Nous avions l'appartement pour nous. J'ai ouvert une bouteille de vin rouge, et nous avons commencé à évoquer des souvenirs. Des moments d'enfance de notre fille. On parlait de Guignol et de son premier amoureux, Thibaut ou Thimothée, je ne sais plus. On parcourait ces images qui étaient les nôtres. Sûrement porté par l'ivresse, sans savoir vraiment pourquoi, je me suis mis à rire.

« Ça me fait plaisir de te voir rire, fit Nathalie.
— Pourquoi tu dis ça ? Je ris souvent.

Extrait de la publication

Conception graphique : © Éditions J'ai lu

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par BLACK PRINT CPI
le 8 décembre 2013.

Dépôt légal : décembre 2013.
EAN 9782290089057
OTP L21EDDN000530N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion.

Extrait de la publication